

FABIEN FERNANDEZ



ON
RECONSTRUIT
BIEN LES
MAISONS APRÈS
LES OURAGANS ROMAN

Pygmalion 

Une vie à la fois.



« J'étais las des conseils protecteurs, j'avais besoin d'un peu de danger. J'avais envie de ce pas vers l'inconnu, de faire front avec toi pour nous reconstruire ensemble et pas chacun de notre côté. »

Detroit, Michigan.

Alexis et Peggy, couple de Français expatriés, commencent tout juste à revivre après un drame...

Wallace mise son avenir sur le basket. Mais, lorsqu'il est renvoyé de son équipe puis du lycée, il n'a d'autre choix que d'abandonner ses rêves.

Dolores, vétérane d'Irak, vit dans la rue. Tout ce qu'elle peut économiser la mène vers un seul but: enregistrer les chansons qu'elle écrit.

Quatre destins diamétralement opposés et pourtant si semblables. Que leur réservera cette ville, reflet de leur reconstruction ?

FABIEN FERNANDEZ aime les cultures scandinaves, la Louisiane, Jackson Pollock, Edward Hopper, le jazz et les animaux. Auteur, illustrateur et game designer, il a publié des BD, des jeux de rôles et des romans.

Pygmalion

On reconstruit bien les maisons
après les ouragans

DU MÊME AUTEUR

Detroit, Gulf Stream éditeur, 2017.

Dust Bowl, Lynks, 2018.

Nola Forever, Gulf Stream éditeur, 2018.

Fabien Fernandez

On reconstruit bien les maisons
après les ouragans

Pygmalion 

Pour plus d'informations sur nos parutions,
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© Pygmalion, département de Flammarion, 2018.
ISBN : 978-2-7564-2162-9

Silence

Attente.

Abandon de la couverture polaire sur le fauteuil.

Se lever. Finalement.

10 heures du matin, le plancher grince sous mes pieds nus. Unique son dans le cabanon. J'ai dans la tête quelques notes tristes de Keith Jarrett.

Je m'approche de la fenêtre. Seule source de lumière. Lueur blafarde de l'hiver. Sourire de la Mort. Elle projette mon ombre dans mon dos pour mieux s'y glisser. Je l'ignore. Nous nous connaissons bien, elle et moi. Dehors, le jour va se lever. Pour le moment, il n'y a que le vent et cette surface sombre et aqueuse qui s'écrase sur les rochers en une myriade de gouttelettes gelées. La crête des vagues aspire à devenir blanche. L'écume est tout juste grise. La mer de Norvège cauchemarde dans son sommeil, se débat avec elle-même, tente de fuir l'horreur onirique en s'agrippant à la côte. Aucune chance, la pierre est verglacée, recouverte d'une épaisse gangue humide et salée ; prompte à briser le cou à quiconque essaye d'y poser le pied. Pourtant, les flots continuent de bouger, comme mon esprit cherchant la vie.

Je pivote, fixant ma silhouette qui s'étire lentement. Elle s'allonge, minute après minute, en direction du poêle encore tiède. La fonte abandonne un dernier filet de fumée. Pour bien faire, il faudrait remettre du bois. Ou que je passe un pull par-dessus ce tee-shirt synthétique. « Pour bien faire ». Pourquoi cela ? Quelles sont les règles ? Règles. Ne sont-elles pas faites pour être transgressées ?

C'est comme ça que ça s'est passé.

Tout le monde croit avec une infaillible foi aux principes de l'existence, à cette corde tendue entre deux points, mais en définitive, ce n'est qu'un filin. Un fragile bout de laine qui peut céder à tout instant.

C'est comme ça que ça s'est passé.

Il y a cette confiance aveugle en la vie, même lorsqu'elle vous joue des tours, vous vous accrochez. Parfois, vos mains glissent mais vous arrivez toujours à vous maintenir à ses fibres.

C'est comme ça que ça s'est passé.

Ils sont tous partis. Ils m'ont tous laissé derrière. Délaissé. L'un après l'autre, ils m'ont lâché... *Je les ai lâchés.*

C'est comme ça que ça s'est passé.

De nouveau devant les vitres grignotées de buée, je fais un pas. La même latte se plaint. Dehors, l'aube perpétuelle colore le paysage. Des teintes chaudes et lumineuses. Une bourrasque chahute un oiseau marin. J'ouvre en grand les deux battants. L'air s'engouffre violemment. Mes muscles se raidissent ; le froid est mordant. Je crois un bref moment que j'ai un corps ferme. Des chairs solides, invincibles. Mains engourdis, je m'approche du bord. C'est passé. Réalité. Deux mètres

plus bas, l'eau gifle la roche. Je suis transi. Je tremble. Des flocons tourbillonnent : restes d'une épaisse couche venue du toit. Le temps passe. Je regarde vers le lointain. La silhouette d'une île se découpe en contre-jour. La branche d'un arbre secouée. Peu à peu, le vent tombe. Tout devient silencieux. Mon cœur bat. Il n'y a plus que ça. Tout s'est arrêté, rien que pour moi. Je suis au bout du monde. Plus rien ne compte. Je n'ose pas bouger. Je reste figé dans cette éternelle seconde.

Frémissement. Une perle humide me coule le long de l'échine. Serait-ce un rappel à la vie ?

PREMIÈRE PARTIE

Detroit, Michigan : trois ans plus tôt

Be nice just like Smokey Robinson
Fall like the tears of a clown
Sometimes I wish I was in Detroit
« Motown » de Darkbuster

Alexis

Je dégouline. L'asphalte est brûlant. Au loin, des volutes troublent le paysage urbain. Juillet, le mois le plus chaud. Cette année, la température monte à trente degrés. Pour les Américains, c'est exceptionnel. Pour Peggy et moi, en bons Français, c'est commun. Je termine ma course à pied. Je longe la frontière de la civilisation menant vers le *Downtown*¹ : un feu rouge qui fonctionne. C'est un point de repère pour mon jogging régulier. Je continue à l'angle de Brush et Fisher, le long du commerce à la devanture murée. Le trottoir est séparé de la route fissurée par une bande de gazon jauni. Je croise une voiture qui me crache sa fumée au visage. Je traverse la route pour donner deux dollars à la sans-abri se réfugiant à l'ombre du vieil arbre malade. Ce n'est pas totalement désert dans le coin, même pour un samedi matin. L'arrêt de bus de Winder Street n'attire pas plus de monde. Juste quelques âmes égarées en semaine. Comme dans bon nombre de quartiers de Detroit, il n'y a pas beaucoup de vie. Même si on tente de nous leurrer

1. *Downtown* : centre-ville des grandes villes américaines.

avec la présence de rares pelleteuses perdues au milieu des terrains vagues. Celle stationnée près d'Adelaide Street n'a pas bougé depuis des semaines. Les travailleurs l'ont plantée là, juste après avoir terminé. Detroit dans toute sa splendeur. La mairie débloque des fonds pour raser des maisons, mais on est encore loin de la reconstruction. Fut un temps, c'était un endroit magnifique. J'ai vu les photos de demeures prestigieuses, avec de beaux jardins et des gamins qui gambadaient, mais le couperet du Jeudi noir est tombé. Ce fut le début de la fin. La capitale mondiale de l'automobile a souffert de sa première blessure : un exil d'une partie de sa population. Elle a bien tenté de se soigner, faisant trimer comme des animaux les ouvriers de Ford ou de General Motors. On titrait même dans les journaux que l'économie était relancée et que tout irait mieux. C'était sans compter sur l'après Seconde Guerre mondiale, sa perte de vitesse industrielle et son début de conflit violent avec les syndicats. La plaie s'est rouverte. De nouvelles personnes sont venues se mélanger dans les usines. Les ethnies se sont amalgamées, se sont confrontées, rouille et sueur ont coulé. Dans les années soixante, les manifestations se sont terminées à coups de matraque. Les Noirs venus du Sud avaient quitté le coton pour le boulon. La pauvreté et la corruption ont ensuite gangrené la cité. Elle, si majestueuse avec ses longs bras de voies rapides, cette pieuvre tentaculaire conçue pour s'y déplacer uniquement en véhicule motorisé. Depuis leurs tours de verre et d'acier, les dirigeants l'ont regardée agoniser. Ils ont bien tenté d'endiguer le départ des petites mains, des grandes industries, mais c'était déjà fini : les habitants partaient, rendant Detroit hémophile. Seuls les plus pauvres restèrent. Aujourd'hui,

l'identité de Detroit ce sont des maisons vides, grandes, petites, au milieu de carcasses urbaines délaissées. Une ville abandonnée, oubliée, même par le gouvernement. Que reste-t-il de cette époque faste ? L'image de Motor City, symbole du succès et de la décadence du capitalisme. Cœur travailleur des États-Unis d'Amérique. Detroit, âme du labeur et de la musique. Elle a encore de belles années devant elle.

C'est pour ça que nous nous y sommes installés avec Peggy. Des personnes solidaires, passionnées, qui recréent brique par brique une nouvelle manière de vivre. C'est ce qu'il nous fallait après notre drame. Cette maison sur Alfred Street, on l'a récupérée délabrée. Elle est là, sur le trottoir d'en face, avec sa pierre rouge et sa gueule de boxeur quittant le ring. Juste un étage, un style début XX^e et avec une jumelle défoncée pour voisine. Le terrain autour ne ressemble à rien, à peine délimité par un grillage d'un mètre de haut. C'est psychologique, tant pour nous que pour les squatters en quête de refuge. Ici, c'est propriété privée, et aux États-Unis, c'est sacré.

Nous avons hérité de cette vieille baraque il y a un peu plus d'un an. Nous avons commencé par remplacer les fenêtres, refaire l'électricité ainsi qu'une partie de la plomberie, et enfin, nous nous sommes blottis pour y grelotter tout l'hiver. Le chauffage défectueux, le manque d'entreprises et d'argent pour réparer nous ont poussés à investir dans des couvertures et des vêtements polaires. Notre stock de chaussettes chaudes a doublé, la bouilloire a tourné non-stop et nous nous sommes fait livrer des quantités de thés en vrac. Les beaux jours de retour, en prévision de la prochaine saison froide, nous avons envisagé d'échanger notre bricolage contre une toiture.

Au moins en partie. J'ai également promis à Peggy de lessiver l'immonde tag de la façade est. C'était il y a deux mois. En l'apercevant, comme chaque fois que je reviens de mon footing, je me dis que je le ferai dans l'après-midi.

Peggy

Alexis est couché depuis longtemps. La maison est presque silencieuse. Seul le craquement du bois et le bruit de mes doigts sur le clavier perturbent la quiétude estivale. Une lampe de bureau illumine mes mains, à cette heure tardive où les lettres esquivent parfois leurs pressions pour se métamorphoser en fautes de frappe. Mon écran baigne la pièce d'une lueur bleutée. Je suis assise sur mon vieux fauteuil importé, un cadeau de mes parents lorsque je suis entrée au lycée. Les bras en sont usés et le faux cuir légèrement élimé, mais les années y ont imprégné ma marque. Il est confortable, surtout lorsque mon activité nocturne et solitaire prend le pas. Un stylo maintient mes cheveux en un chignon chaotique et mes lunettes commencent à peser sur mon nez. Il me manque un chat et une machine à écrire pour que je sois un parfait cliché d'écrivain romantique. Mais je ne suis pas autrice, je suis traductrice. Je ne crée pas, je transforme. Je suis une sorte d'alchimiste des temps modernes, une passerelle entre les mondes. En tout cas, je me plais parfois à me rêver ainsi, plutôt qu'en quarantenaire au dos courbé qui doit terminer l'ultime relecture

d'un roman avant de l'envoyer à son employeur. Dernière ligne droite, derniers paragraphes, dernier sprint jusqu'à la ligne d'arrivée libératrice.

Trois quarts d'heure de plus et c'est le point final. Une longue minute muette. Tout s'arrête. Je respire. Puis, une plainte du plancher perturbe la halte du temps. J'envoie mon fichier. J'abandonne mes lunettes, les yeux brûlants de fatigue. J'aime mon travail bien qu'il soit souvent épuisant. De toute manière, je crois que je ne sais faire que ça. Jamais, maintenant, je n'aurais le courage d'aller affronter la réalité d'une entreprise et surtout ses salariés. J'ai besoin de ma bulle solitaire. J'aurais trop peur que l'un d'eux puisse s'y immiscer, me juger ou me prendre en pitié. J'apprécie mon existence loin de tout, détachée de la violence du monde, mais à laquelle je peux me reconnecter uniquement quand je le désire. Malgré les années, je sais que je ne suis pas assez forte pour la subir au quotidien. Ses morts, son sang et ses drames énumérés par les médias à l'instar d'une liste de shopping me font mal. Je n'ai pas l'armure pour encaisser ça, je suis poreuse au malheur. Cette émotion qui s'écrase sur l'âme de la plupart mais agite mes douleurs les plus profondes. Il les réveille, sans douceur, pour les ramener en surface, pour m'étouffer. J'ai beau ne pas me faire à cette situation, à cette fragilité de poupée en porcelaine, je n'y peux rien. J'ai été fissurée comme une plaque de gel, des sillons très fins mais prompts à s'élargir au moindre choc. Je ne pourrais jamais les colmater. Évidemment, Alexis m'a permis d'ajouter de fine couche de givre pour les camoufler, pour me renforcer, mais on ne répare pas cela.

Mon ordinateur s'éteint.

Je tourne l'interrupteur pour laisser place aux ténèbres. Je me faufile sur la pointe des pieds jusqu'à la salle de bains. Je repousse la porte jusqu'à son premier grincement. J'abandonne mes vêtements dans un coin. Je libère ma tignasse. Quatre coups de brosse pour me débarrasser des nœuds les plus épais puis, j'enfile ma nuisette. Telle une ombre, j'atteins la chambre. Alexis dort à poings fermés. La lumière lunaire strie la pièce au travers des volets. Je distingue sa forme masculine, la courbe de son torse nu. Je m'assieds doucement sur le rebord du lit. Je me glisse avec souplesse dans les draps, une jambe après l'autre. Je dépose ma tête sur l'oreiller avec un léger bruit étouffé.

Alex semble paisible. J'envie sa sérénité. Je me rapproche de la sécurité qu'il irradie. J'évite tout contact de peur de le réveiller. Puis j'attends. J'attends que le poids de la journée m'écrase les paupières au point que je ne puisse plus résister à la torpeur. Je suis fatiguée. Tout va bien, mais pourtant, comme souvent, j'ai peur de dormir. Je me méfie des bras de Morphée. Le dieu m'a si longtemps tourmentée, m'emmenant d'un monde onirique à celui des cauchemars. C'est un étrange sentiment, comme avoir peur de la peur. Une appréhension irrationnelle, une tentative d'éviter l'inévitable. Une habitude dont je ne peux me défaire.

Au loin, presque imperceptible, j'entends le vrombissement de la ville. C'est un chant moderne, presque similaire à celui des lignes à haute tension. Ce n'est pas naturel, c'est continu : une onde berçant petit à petit mon intellect. Un chant de sirène qu'on aimerait plus mélodieux, celui qui vous attire irrémédiablement

dans les rets de cette araignée qui tisse la toile du repos.

Sursaut.

Ce n'est qu'un craquement dans la maison. Rien d'anormal, juste de quoi contrarier mes premiers pas dans le monde du sommeil. Je sais que c'est alors fichu pour de longues minutes. Je me tourne sur le côté, à l'opposé des aiguilles du réveil. De nouveau, j'attends.

Mon regard est attiré par ce grain de beauté, planté juste à proximité de sa colonne vertébrale. La nature n'a pas voulu le déposer sur l'échine : une imperfection qui cherche la beauté ?

Me yeux se focalisent dessus ; mes pensées aussi. Je me demande si je suis assez présente pour Alex. L'homme qui dissimule ses cicatrices émotionnelles. Mon âme sœur, mon unique rempart vers la folie. Ma réflexion s'embrouille au fur et à mesure que l'heure tourne.

Dernier frisson, je me laisse absorber.

Wallace

J'ai l'impression que ça fait des siècles que je n'ai pas joué au basket. J'imagine qu'on a le même genre de frustrations lorsqu'on est blessé et qu'on regarde les autres depuis le banc. C'est d'autant plus énervant quand on a une bonne *team* comme la mienne. Le ballon est le prolongement de notre esprit collectif. Dribbles, passes et paniers, c'est toujours comme ça que ça se déroule. Et Mike est là pour nous mener à la bataille contre chaque lycée adverse. Même quand on perd un match, on est soudés. On s'est toujours voulu inébranlables sur ce point.

Mike est notre meneur¹, un type charismatique que je connais depuis longtemps. C'est lui qui m'a convaincu d'intégrer le programme sportif pour décrocher une bourse universitaire, ou peut-être même me faire recruter au niveau national. Dès qu'il l'ouvre, tout le monde se tait et écoute. C'est comme s'il avait un super-pouvoir. Sur le terrain, il est la locomotive et nous les wagons. Mike brille et je ne suis pas le dernier à le trouver cool.

1. Meneur : celui qui définit les tactiques durant le match.

Dès que je me ramollis, il est en *back up* avec un bon mot ou une claque chaleureuse et motivante. Il se tape évidemment la plus jolie *cheerleader* de l'école. Ça me rendait d'ailleurs presque jaloux quand ils s'embrassaient.

Les autres mecs sont cool, bien sûr. Néanmoins, je ne me sens pas si émerveillé par leur talent. Sauf par la qualité de *trash talking*¹ d'Andrew ou le don de Steve pour les maths, et encore. En tout cas, quand on foule le plancher marqué de notre logo, ce sont tout le temps des cris de joie et de soutien. Le public nous est acquis par nos victoires et nos belles gueules. Ensemble, on peut tout défoncer. Et c'est pas le coach Taylor qui me contredira. Ce grand homme qui a joué une saison chez les Pistons² est aujourd'hui entraîneur d'une équipe lycéenne. Une blessure et plus un rond, il redescend les étages pour nous pousser à jouer au ballon. Fut un temps, j'aurais presque pu le plaindre. Avec tout ce qui s'est passé, j'ai plutôt envie de lui cracher à la face.

Même si on était presque à la fin de l'année, on est passés du type qui faisait venir les scouts³ dans les tribunes à celui qui m'a viré. Il m'a jeté comme un malpropre et je me suis retrouvé sur le carreau. Et pour être certain que je ne revienne pas – probablement sous la pression de mes anciens amis –, il a inscrit une agression de vestiaire dans mon dossier scolaire. Déjà que ce dernier était chargé, ça n'a pas mis longtemps pour que je me fasse définitivement éjecter du lycée.

1. *Trash talking*: provocation verbale sur le terrain. Peut entraîner une faute pour manque de fair play.

2. Pistons : équipe de basket de Detroit.

3. Scout : surnom des recruteurs de la NBA.

J'en suis là, dans ma chambre couverte de posters de basketteurs, à contempler mon plafond. Mon ordinateur diffuse un match des Bulls¹ en arrière-plan. Je ne le regarde même plus. Je lance ma petite boule de mousse orange et je charge mon crâne de questions sans réponses. Pourquoi j'ai fait ça ? Pourquoi j'ai tout gâché ? N'ai-je pas décrypté les signes comme il fallait ? Pourquoi tout a été si rapide et si violent ? Que vais-je devenir sans école et sans bourse ?

Je me sentais porté par cette équipe. C'était mon trampoline pour rebondir dans la vie et quitter cette ville qui tombe en ruine. Pas forcément devenir une star du basket, mais au moins abandonner ce trou qui m'a vu naître. Avoir une bio Wikipédia qui dirait : « Issu de Detroit, s'est battu pour en arriver là. » Et il n'a fallu que trente secondes pour que j'imagine des trucs et que tout merde.

Et je suis persuadé que les galères ne sont pas près de s'arrêter.

1. Bulls : équipe de Chicago.

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)